

La déportation

Par une tiède nuit de juin 1940, le long serpent de wagons à bestiaux de couleur rouille s'immobilise enfin en gare de Boulayevo, une bourgade du Kazakhstan du Nord, entre Petropavlosk et Oms, coupée en deux par la voie ferrée du Transsibérien. Parti deux mois plus tôt de Rovno, ville de l'Ukraine alors polonaise, le convoi a parcouru des milliers de kilomètres, traversé l'Ukraine et la Russie, franchi les vieux monts Oural avant d'atteindre les steppes d'Asie. Le périple cahoteux fait d'arrêts imprévus, de marches arrière, de brusques départs et de mystérieux détours s'achève enfin. Les passagers du train sont essentiellement des femmes et des enfants. Les rares hommes qui les accompagnent ont des cheveux blancs et clairsemés. Tous sont des bourgeois polonais déportés en Sibérie par les autorités soviétiques, qui depuis des mois occupent l'est de la Pologne, pour « bénéficier » d'une rééducation prolétarienne, ma mère et moi sommes du voyage. J'ai quatre ans. Les dames qui nous accompagnent, souvent fort maquillées, portent encore les habits européens et les souliers à hauts talons qu'elles mettaient il y a peu pour prendre le thé dans une élégante pâtisserie de Rovno ou pour assister à quelque réception. Dans les wagons à bestiaux, où elles cohabitent depuis de longues semaines, ces tenues leur donnent un air surréaliste. Toutes parlent un polonais très pur et s'efforcent de rester polies même dans leurs différends, qui portent généralement sur l'espace vital réservé à chaque famille. Les vieux messieurs pratiquent le baisemain et s'inclinent gracieusement quand ils croisent ces dames.

Une aube grise et rose se lève à peine quand paraît le chef de la police. C'est un homme de haute taille, corpulent et jovial. Il porte un uniforme militaire kaki, une haute casquette ornée d'une étoile rouge et des bottes noires et luisantes en cuir souple. Quelques agents très jeunes et vêtus avec beaucoup moins d'élégance l'entourent. Il leur

ordonne de rassembler les nouveaux arrivés. Du haut des quelques marches qui donnent accès à la gare, le commissaire domine la masse des déportés. Décoiffées, à peine réveillées, les femmes tournent vers lui leurs visages inquiets.

– *Polonais, bienvenue en Sibérie*, dit-il en découvrant quelques dents en or. *J'ai été prévenu de votre arrivée et je vous attendais. Tout à l'heure, des camions vous transporteront dans les villages et les kolkhozes de notre district. Vous y vivrez avec les gens de chez nous et vous y mènerez la vie des gens de chez nous. Ici vous n'êtes pas en prison, on ne garde ni ne surveille personne. Pas besoin, vous êtes libres, n'êtes-vous pas tous nos invités ? D'ailleurs, pourquoi vous garderait-on, à quoi bon fuir ? Que trouverez-vous cent verstes plus loin sinon un autre kolkhoze ou un autre village pareil à celui que vous aurez quitté.*

Visiblement satisfait de la harangue, le policier sourit à nouveau avec bonhomie et porte un regard circulaire sur les déportés rassemblés en demi-cercle. Les femmes l'ont écouté en silence. Puis, très lentement, certaines commencent à réaliser ce qui leur arrive : elles sont en Sibérie pour de bon, et sans doute pour longtemps. Elles veulent en savoir davantage et comprendre. Elles posent des questions pratiques dont la naïveté désarme le policier :

– *A-t-on prévu des logements, sont-ils décents au moins, ont-ils des salles de bain et des toilettes ?*

Soudain, une d'elles s'écrie : « *Mais où sont donc nos maris ? Lors de notre départ, on nous a assuré qu'ils nous attendraient ici. On nous a même recommandé d'emporter tous leurs vêtements.* »

Cette promesse fut faite en effet, sans doute pour calmer les épouses et faciliter leur embarquement, mais le policier sibérien l'ignore. Il est même sincèrement étonné, mais ne perd pas son calme.

– *De quels maris parlez-vous, femmes ? Je n'en ai vu aucun par ici, ni même entendu parler.*

– *Mais alors, que deviendrons-nous sans eux ?* s'écrient quelques-unes.

– *Oh ! c'est très simple*, réplique tranquillement l'homme à l'étoile rouge. *Vous verrez, vous vous habituerez rapidement. Et si vous ne vous habituez pas, alors vous crèverez.*

« *D'ailleurs, ajoute-t-il en clignant de l'œil, nous ne manquons pas d'hommes vigoureux par ici !* »

Et l'homme a raison, presque toutes s'habitueront et survivront.

Plus tard, nous vivrons cinq ans à Boulayevo, mais pour l'heure les nouveaux arrivants sont embarqués avec leurs bagages hétéroclites sur des vieux camions ZIS. Le soleil est déjà haut quand les véhicules usés, cahotant sur les routes en terre battue, prennent le chemin des villages et kolkhozes environnants. La dispersion des déportés est un premier pas vers leur intégration et un bon début pour la rééducation prolétarienne. Pendant le voyage, ma mère se lie avec Malvina, qui partageait notre wagon. Elle est l'épouse d'un opulent fabricant de savon de Rovno. C'est une brunette dodue, courte sur pattes, discrètement moustachue, serrée dans une robe de soie à fleurs qui souligne sa généreuse poitrine et les bourrelets de sa taille. Elle a de petits yeux bruns très mobiles et les gestes vifs. Les deux femmes demandent à rester ensemble et sont débarquées dans un minuscule hameau perdu dans l'immensité de la steppe, dont j'ai oublié le nom. En les laissant seules, le chauffeur du camion pointe du doigt une petite habitation à ras de terre.

– *Celle qui l'occupait vient de mourir*, leur dit-il. *Elle est à vendre.*

L'isba est troquée contre une montre-bracelet du mari de Malvina et un costume de mon père. Dans la steppe sibérienne, la pierre, le bois et même la brique sont un luxe. Comme presque toutes les habitations du hameau, notre isba est une *zemlianka* (*zemlia* signifie « terre »). Elle est en partie souterraine et plonge dans le sol jusqu'à la hauteur de son unique petite fenêtre carrée. Les pans de murs qui émergent de la terre sont en torchis peint à la chaux. Hauts d'un mètre environ, ces murets forment avec le toit, recouvert de rondelles de terre, la seule partie

visible de l'habitation. Pendant la belle saison, ces toits en terre se couvrent d'herbes et de fleurs sauvages. En automne, on peut y cueillir des champignons. Mais, durant le long hiver sibérien, la neige recouvre entièrement les isbas semi-souterraines et les transforme en monticules blancs qu'on distingue à peine. Leur accès doit alors être constamment dégagé et protégé par un auvent triangulaire fait de hautes branches. Quand tombe la nuit, ou par temps de bourrasque, ces logis enfouis dans la terre et recouverts par la neige se fondent dans le paysage et peuvent disparaître complètement. Lors d'une tempête de neige qui a duré plusieurs jours et pendant laquelle on ne voyait guère à plus de deux pas, les deux femmes entendent des craquements sourds au-dessus de leurs têtes. Le lendemain matin, elles découvrent sur le toit des traces fraîches et profondes d'un traîneau et des empreintes de sabots. Sans s'en rendre compte, un attelage est passé au-dessus de la maison et aurait pu nous ensevelir vivants.

La porte d'entrée de notre isba s'ouvre sur un sas qui mène à l'unique pièce de la masure. Cette sorte d'antichambre sert à stocker pour l'hiver des roseaux et des briques faites d'un mélange de paille et de bouse de vache, combustibles habituels dans la steppe sans arbres.

Plus de cinquante ans plus tard, devenu médecin, je me trouverai en Inde avec un groupe de neurologues belges. Le congrès terminé, nous prenons quelques jours pour visiter le nord du pays. Assis à la fenêtre d'un bus, je regarde défiler la vaste plaine du Rajasthan. Des jeunes femmes en sari orange, jaune clair ou safran, et des enfants très jeunes et à moitié nus entassent puis piétinent un mélange de paille et de purin dans des formes rectangulaires en bois. Autour d'eux, des centaines de briques brunes striées de paille sèchent au soleil. Je me revois enfant, foulant de mes pieds nus le même précieux combustible, quand d'un léger coup de coude mon voisin, ignorant mon passé, met fin à ma rêverie : « *Imagine-toi qu'ils utilisent ça pour se chauffer et même pour préparer leurs repas.* »

Je devrai sourire en me rappelant les interminables nuits de notre premier hiver sibérien. Je revois Malvina et ma mère jetant les mêmes briques de bouse et de paille dans l'immense poêle en argile grossièrement peint à la chaux qui occupait le tiers de notre unique chambre, faisant jaillir de longues flammes jaunes qui brusquement éclairaient toute la pièce, mais la réchauffaient à peine. Ma mère et moi avions alors juste le temps de nous glisser sous l'épais édredon et de nous endormir blottis l'un contre l'autre pour avoir plus chaud.

Mais notre sommeil est de courte durée. Bientôt Malvina nous réveille. Assise dans son lit, coiffée d'un bonnet blanc et portant deux chemises de nuit superposées, elle est à la fois terrorisée et ridicule. Elle pousse des cris aigus et frappe avec force, l'une contre l'autre, deux casseroles en aluminium. L'objet de sa frayeur est des petites souris grises. Fuyant le froid et à la recherche de nourriture, elles se réfugient dans notre isba et vont se cacher jusque sous l'édredon. La nuit, elles trottent en tous sens sur le sol en terre battue, grimpent et se fauflent partout. Effrayées un moment par le tintamarre de Malvina, les petites bestioles disparaissent, mais sortent de leurs cachettes dès que s'éteint la flamme de la lampe à pétrole.

Au réveil, il fait sombre, l'air est glacé. Une faible lueur filtre par la petite fenêtre recouverte d'une épaisse couche de glace bleuâtre. Depuis longtemps les flammes sont mortes et le grand poêle d'argile est tout froid. Lentement, ma mère s'étire, enfle sa robe de chambre en grosse laine et se lève. Elle remplit de pétrole le réservoir du réchaud, fait remonter l'alcool jusqu'au brûleur à l'aide d'une petite pompe qui grince et allume le *primus*. Elle prépare un ersatz de thé. Les souris regagnent leurs trous et un nouveau jour long et gris commence. Les grands froids et les bourrasques de neige nous retiennent prisonniers de notre isba souterraine parfois plus d'une semaine. Mais quelquefois, au réveil, un soleil radieux et un ciel très bleu font briller notre unique petite fenêtre. On saisit cette occasion pour mettre le nez dehors, res-

pirer l'air froid et pur et dégorger nos corps. Chaussés de bottes de feutre, les jambes enfoncées jusqu'à mi-cuisse dans la neige qui scintille de mille paillettes d'or, on s'affaire autour du tunnel qui protège la porte d'entrée. On déblaye la neige qui l'obstrue et le recouvre. On dégivre l'unique petite fenêtre de l'isba et dégage l'étroit sentier qui rejoint l'unique rue du hameau. C'est aussi l'occasion d'échanger quelques mots avec nos rares voisins. Tous sont de vrais Sibériens. Ils se livrent inlassablement au même rituel que nous, nous donnent des conseils et nous encouragent avec un large sourire. Leurs efforts, comme les nôtres, seront anéantis par la prochaine tempête et tout sera à recommencer.

Nous sommes au cœur de l'hiver. Il fait de plus en plus froid. Le stock de briques de chauffage et de roseaux commence à s'épuiser. Nos réserves de nourriture, un sac de farine et un tas de pommes de terre conservé dans une niche sous le poêle, fondent à vue d'œil. Séparées du monde, les deux femmes ont peur. Tout les effraye : la solitude, les traîneaux qui passent au-dessus de leurs têtes, l'interminable hiver, la nourriture et le combustible qui se font rares et que l'on doit marchander âprement. Craignant ne pas survivre à un autre hiver, elles décident de braver l'interdiction et de fuir vers la ville.

Dès le dégel, avant même que le soleil printanier n'eût complètement asséché les routes en terre battue, que la fonte des neiges transforme en borbier et rend impraticables, ma mère me prend par la main et nous allons à Boulayevo en éclaireurs.